



LORRAINE HEATH

Le dernier fils du duc

LES PEMBROOK

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Lorraine Heath

Lorraine Heath est une auteure de romance. Née à Watford, en Angleterre, elle a grandi au Texas, où elle a obtenu un diplôme de psychologie. Ses romans figurent sur les listes des meilleures ventes du *New York Times* et de *USA Today*.

Le dernier fils du duc

Aux Éditions J'ai lu

Le lord solitaire

N° 3539

Entre deux flammes

N° 4044

Le jour se lève

N° 4476

De si douces paroles

N° 7815

LES AMANTS DE LONDRES

1 – L'affront

N° 10064

2 – Le pardon

N° 10119

3 – La dette

N° 10118

LES VAURIENS DE HAVISHAM

1 – Pour lui plaire

N° 11668

2 – Et le comte rafle la belle

N° 11741

3 – Belle et rebelle

N° 11787

LES PEMBROOK

1 – Le doux souvenir d'une promesse

N° 13263

2 – Juste un baiser...

N° 13310

LORRAINE
HEATH

LES PEMBROOK – 3

Le dernier fils
du duc

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

LORD OF WICKED INTENTIONS

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Jan Nowasky, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

Prologue

Yorkshire, hiver 1854

Lord Rafe Easton attendait, immobile.

Perché sur un gros rocher au centre de l'abbaye en ruine, il était indifférent à l'inconfort de la pierre dure et froide. Le vent glacial sifflait autour de lui et la neige tombait sans discontinuer, pourtant, il ne bougeait pas. Il refusait de se laisser assaillir par les souvenirs des jours heureux. Il ne voulait pas se réjouir à l'avance du retour de ses frères. Il attendait simplement leur arrivée.

Dix ans plus tôt, les jumeaux l'avaient abandonné. Comme un déchet. Comme s'ils n'étaient pas ses frères, comme si le même sang ne coulait pas dans leurs veines. Ils étaient partis en lui promettant de le retrouver ici, à cette date précise, afin de se venger de l'oncle qui avait voulu s'emparer de leurs domaines et du titre de duc de Keswick. L'homme qui avait tenté de les faire disparaître.

Ces dix dernières années, Rafe avait eu l'occasion d'éliminer ce misérable à de nombreuses reprises. Tapi dans l'ombre, il avait regardé lord

David se pavaner et profiter de ses biens mal acquis. Alors qu'il aurait dû éprouver une fureur terrible contre cet ignoble individu, sa colère était entièrement dirigée contre ses frères.

Contre Tristan, qui l'avait traité de bébé. Et contre Sebastian, qui n'avait même pas tenté de le rassurer.

Rafe n'avait que dix ans et il était terrifié au-delà des mots. Les jumeaux avaient quatre ans de plus. Ils partageaient les mêmes pensées, les mêmes peurs et les mêmes ambitions. Rafe n'avait plus entendu parler d'eux après qu'ils l'avaient déposé à l'orphelinat et s'étaient enfuis ensemble. Il avait pleuré, supplié, bredouillé...

Aujourd'hui, il avait honte en se remémorant son comportement lors de cette affreuse nuit. Depuis, il avait ravalé ses larmes et appris à contenir ses émotions. Son cœur était aussi froid que le marbre, il n'éprouvait plus rien.

L'engourdissement qui gagnait son corps était pareil à celui qui paralysait son âme. Il ne fit même pas mine de tendre les mains au-dessus des flammes du petit feu de camp. Il refusait d'imaginer que ses frères n'étaient pas venus au rendez-vous parce qu'ils étaient morts. Il fallait qu'ils voient qu'il s'en était superbement sorti sans eux. Il n'avait pas eu besoin de leur aide. Durant toutes ces années, il n'avait jamais fait appel à eux pour survivre, ce n'était pas maintenant qu'il allait le faire !

À l'orphelinat, la nourriture était rare et les châtiments abondants. Surtout pour un garçon pas très agile. Il faut dire qu'il était un peu grassouillet à l'époque. Il aimait les douceurs. Aujourd'hui encore, il s'en octroyait en secret,

quoique rarement, car il ne voulait plus jamais être ralenti dans ses mouvements par son poids. Certains à Londres avaient appris à leurs dépens qu'il était rapide... et dangereux.

Il avait fini par s'échapper de l'orphelinat pour gagner la capitale. Là, il avait vécu de rapines et en faisant les poubelles, puis il était tombé sur un type qui connaissait les secrets les plus obscurs de la ville. Des secrets qui étaient devenus les siens.

Le soleil finit par disparaître à l'horizon. Le feu était éteint depuis longtemps et le froid le pénétrait jusqu'aux os. Rafe se leva et s'approcha d'une fenêtre dans les ruines de l'abbaye.

Ils ne viendront pas.

Il aurait dû s'en douter. Il ignora la minuscule pointe de déception qui menaçait de grossir et de s'épanouir en une crise de rage et de douleur, accompagnée d'un intense sentiment de solitude. Ses frères n'étaient plus rien pour lui, ils ne représentaient rien.

À vrai dire, il espérait qu'ils se débattaient dans les flammes de l'enfer.

Ses traits durs semblaient sculptés dans la pierre. Il se détourna abruptement de la fenêtre, sa cape tournoyant autour de lui, puis il tira sur ses luxueux gants de cuir.

— Attends ici jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— Combien de temps, monsieur ? demanda son valet, qui montait la garde dans un coin.

Oui, combien de temps ?

— Jusqu'à ce qu'ils arrivent, répéta-t-il.

— Et s'ils ne viennent pas ?

Rafe refusait d'envisager une telle possibilité. Il ne pouvait pas croire qu'ils étaient morts. Qu'ils

le laissaient absolument seul au monde. Qu'ils lui déniaient le plaisir de leur annoncer qu'il n'avait pas besoin d'eux. Qu'ils n'étaient rien pour lui, moins que rien. Des déchets. Comme lui-même l'avait été autrefois pour eux.

— Ils viendront.

Il rejoignit son cheval, l'enfourcha d'un mouvement souple et l'éperonna. Les sabots de l'étalon martelaient le sol en rythme tandis que les mots résonnaient dans sa tête : « Tu es seul. Tu es seul. Tu seras toujours seul. C'est tout ce que tu mérites. C'est pour cela qu'ils t'ont abandonné. »

1

Londres, avril 1859

Je vous en prie, ne partez pas. Ne m'abandonnez pas.

Evelyn Chambers ne prononça pas ces mots à voix haute. Ç'aurait été par trop cruel. Son père souffrait atrocement depuis des jours, la vie s'échappait de lui. Le robuste comte de Wortham, qu'elle aimait de tout son cœur, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Assise à son chevet, elle tenait sa main décharnée et désormais trop faible pour presser la sienne. Elle la serrait, s'efforçant de communiquer au vieil homme la pensée qu'elle n'osait exprimer. *Il n'y a rien de mal à se laisser aller.*

Une fois qu'il serait parti, comment ferait-elle ? Elle rejeta cette question terrifiante. Il n'était pas question de rendre ses derniers instants plus difficiles, mais elle devait s'avouer qu'elle ne savait pas comment elle allait survivre sans lui. Pour le moment, cependant, elle ne songeait qu'à le réconforter.

Cela faisait des heures qu'il la regardait en silence. La nuit était bien avancée. Les bruits de

la rue s'étaient tus. Seuls les plus anciens serviteurs montaient encore la garde dans le couloir, attendant les ordres. La lampe sur la table de chevet éclairait son visage au teint cireux, ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Battant lentement des paupières, il tourna la tête et fixa le regard près du pied du lit.

— Geoffrey ?

Sa voix n'était qu'un murmure rauque.

— Oui, père.

Son fils était appuyé contre un montant du lit à baldaquin, les bras croisés. Son beau visage n'exprimait aucune émotion. Ses traits étaient aussi figés que ceux des poupées de porcelaine que le comte avait offertes à Evelyn quand elle était petite.

— Promets-moi... que tu veilleras... à ce qu'elle ne manque de rien.

— Je vous donne ma parole qu'elle aura tout ce qu'elle mérite.

Pour une raison indéfinissable, Evelyn sentit un frisson courir le long de son échine. Geoffrey, vicomte de Litton, ne s'était jamais montré cruel envers elle, mais il n'avait jamais fait preuve de bonté non plus. La plupart du temps, il se contentait de l'ignorer. Elle trouvait triste qu'ils ne soient pas plus proches. D'autant que désormais chacun d'eux n'aurait plus que l'autre pour le reconforter.

Le comte hocha la tête et adressa un faible sourire à Evelyn. La lueur de fierté et de joie qui éclairait d'ordinaire ses yeux quand il la regardait avait disparu, remplacée par une immense lassitude.

— Tu es aussi belle... que ta mère.

Les larmes piquèrent les yeux d'Evelyn.

— Vous la reverrez bientôt. Elle vous attend.

— La pensée de la revoir est la seule chose... qui me rend l'idée de te quitter moins insupportable.

Son regard dériva vers le ciel de lit, son sourire s'adoucit et les yeux violets, dont elle avait hérité, se voilèrent.

— Elle me faisait rire. C'est le secret de l'amour, Evelyn. Rire. Souviens-toi de cela.

Les mots semblèrent lui redonner de la force, et elle se dit que, peut-être, le médecin s'était trompé. La mort ne viendrait pas ce soir. Pour autant, elle ne pouvait prendre le risque de ne pas lui dire combien il comptait pour elle. Il aurait eu le droit de faire comme si elle n'existait pas. Au lieu de quoi, il l'avait traitée comme une princesse.

— Je garderai précieusement le souvenir de chaque mot que vous avez prononcé, de chaque sourire que vous m'avez offert, de chaque rire que nous avons partagé. De vous. Je vous aime tant, papa.

Il posa sur elle son regard fatigué.

— Tu as toujours été la lumière de ma vie.

— Et vous avez été la mienne, souffla-t-elle.

Puis la lumière disparut. Elle était là et, l'instant d'après, c'était fini.

— Père ?

Elle pressa les lèvres sur sa main. Les larmes qu'elle avait retenues pour ne pas le bouleverser coulèrent sur ses joues, brûlantes. Elle eut l'impression qu'un poids énorme lui écrasait la poitrine.

— Regagne ta chambre, Evelyn.

Relevant vivement la tête, elle se tourna vers Geoffrey. Aucun muscle de son visage n'avait bougé. Rien en lui n'était différent. C'était comme si rien ne s'était passé. Comme si la mort ne leur avait pas rendu visite, comme si leur vie n'avait pas brutalement basculé dans l'abîme. L'horloge sur la cheminée faisait toujours entendre son tic-tac régulier. Quelqu'un aurait dû l'arrêter. Toutes les horloges devaient être arrêtées. Il ne devait pas y avoir de pendules qui fonctionnaient dans une maison en deuil. Soudain, il lui parut impératif que ces maudites horloges se taisent.

— Retourne dans ta chambre, répéta-t-il d'une voix dénuée d'émotion. Et attends que je vienne te chercher.

— Je pensais aider à le préparer.

Le laver, lui mettre ses plus beaux habits, le peigner, lui redonner dans la mort la dignité dont la maladie l'avait privé.

— Les domestiques s'en occuperont.

— J'aimerais au moins demeurer encore un mo...

— Non.

— Geoffrey...

— Mon nom est Wortham désormais et tu feras ce que je t'ordonne. Va dans ta chambre immédiatement ou je t'y traîne de force.

Pourquoi était-il aussi méchant ? Qu'avait-elle fait pour mériter un tel manque de compassion en ce moment terrible ? Elle connaissait la réponse, bien sûr. Elle avait eu le tort de naître.

Elle regarda son père, si pâle, si fragile. Sa main était complètement détendue dans la sienne. Elle la lâcha, se leva et observa son visage. Il ne se

ressemblait plus. Evelyn espéra que sa mère le reconnaîtrait tout de même.

— Evelyn, tu abuses de ma patience.

S'autorisant un brin de rébellion, elle n'obéit pas tout de suite, déterminée qu'elle était à avoir les quelques secondes qu'elle réclamait. Elle passa les doigts dans les cheveux blancs de son père, se pencha pour déposer un baiser sur son front creusé de rides.

— Adieu, père. Reposez en paix.

Une paix que je ne connaîtrai plus, maintenant que vous êtes parti. Vous étiez mon port d'attache et sans vous je me sens perdue, à la dérive.

Sans un regard pour son demi-frère, elle sortit lentement de la chambre. Elle ne s'était jamais sentie aussi triste, ni aussi abominablement seule.

Une semaine passa. Evelyn avait vite découvert qu'il n'était plus question pour elle de quitter sa chambre. Il avait fermé cette maudite porte à clé.

Elle ne cria pas, ne pleura pas, ne flanqua pas de coups de pied et de poing contre le battant bien que ce ne fût pas l'envie qui lui manquât. Elle parvint à rester digne. Assise près de la fenêtre, elle attendit en contemplant le jardin luxuriant où les fleurs continuaient de s'épanouir. N'aurait-il pas dû être drapé de noir ? Cet étalage de couleurs vives lui semblait irrespectueux, alors qu'au fond, c'était tout simplement la preuve que la vie continuait. Les larmes se tarissaient, les cœurs guérissaient. Les choses ne seraient plus jamais les mêmes, mais cela ne signifiait pas que plus rien de bon n'arriverait.

Geoffrey avait promis de veiller à ce qu'elle ne manque de rien. Elle n'était pas trop inquiète, car on ne brisait pas une promesse faite à un mourant. Bien qu'il n'éprouvât pas pour elle la moindre affection, il subviendrait à ses besoins.

Et il ne comptait sûrement pas le faire en la retenant prisonnière toute sa vie. Peut-être ne voulait-il simplement pas qu'elle soit témoin de son chagrin ? C'était un homme si fier, si réservé. En cela, il ressemblait beaucoup à sa mère. Il ne laissait jamais rien paraître de ses sentiments.

Hazel, sa femme de chambre, lui apportait ses repas. Si elle n'était pas très bavarde, elle lui apprit tout de même que l'enterrement du comte avait eu lieu. Evelyn regrettait que le fils du comte ne lui ait pas permis de le voir une dernière fois. Quel mal y aurait-il eu à cela ?

Cependant, elle lui pardonnait car elle savait combien ce devait être difficile pour lui d'enterrer son père, d'assumer le titre de comte, et de se retrouver tout à la fois chargé de la gestion des domaines et de l'avenir de sa demi-sœur. Et puis, à sa façon, il lui avait fait une immense faveur en l'obligeant à se rappeler leur père vivant, au lieu de retenir de lui l'image d'un mort dans son cercueil. Le comte resterait à jamais dans son esprit un homme robuste et plein de vie, la lançant en l'air avant de la rattraper, riant à gorge déployée et tenant sa menotte dans sa grande main. Après la mort de sa mère, il s'était accroupi devant elle et lui avait promis que tout irait bien. À cet instant-là, elle l'avait aimé comme elle n'aurait jamais cru pouvoir aimer quiconque.

Le septième jour, au début de l'après-midi, la clé tourna dans la serrure. Ce n'était pas encore l'heure du thé. Elle quitta son fauteuil près de la fenêtre alors que Geoffrey pénétrait dans la chambre toute décorée de rose.

Contrairement à elle, il n'avait pas perdu de poids depuis leur deuil. Ses yeux gris n'étaient pas assombris par le chagrin. Ses cheveux blonds étaient soigneusement coiffés en arrière. Sa veste, son gilet et son pantalon noir étaient impeccablement repassés, et sa chemise d'une blancheur immaculée. Seul le bandeau noir à son bras laissait deviner qu'il avait perdu un membre de sa famille.

Il ressemblait si peu à son père. Il avait tout pris de sa mère, une femme froide et distante, qui regardait Evelyn comme si elle souhaitait qu'elle disparaisse dans l'instant. En sa présence, c'était exactement ce qu'Evelyn aurait voulu faire : disparaître.

— Je reçois quelques amis ce soir.

Il alla vers l'armoire, l'ouvrit et passa ses robes en revue comme si elles lui appartenaient.

— Je compte sur toi pour les divertir.

— Nous sommes en deuil, lui rappela-t-elle, choquée de le voir aller et venir comme s'ils n'avaient pas subi une terrible perte.

Il sortit une robe de soie pourpre et l'inspecta. Evelyn se retint de la lui arracher des mains. Il n'avait pas le droit de fouiller dans ses affaires. Même s'il était le comte, désormais.

— Celle-ci sera parfaite.

Il la jeta négligemment sur le lit avant de regagner la porte.

— Sois prête pour 21 heures.

Stupéfiée par tant de grossièreté, elle carra les épaules et déclara d'un ton ferme :

— Non, Geoffrey, je ne divertirai pas tes invités.

Il se figea, mais garda les yeux fixés sur le couloir.

— Je t'ai déjà dit que tu devais m'appeler Wortham. Ne refais jamais cette erreur.

— Je ne comprends pas pourquoi tu te comportes si...

— Si *quoi* ?

Il fit volte-face. Son regard était empli de fureur, ses mâchoires étaient crispées. Elle dut prendre sur elle pour ne pas reculer, ne pas lui laisser voir qu'elle avait peur de lui.

— Tu es sa bâtarde. Il t'a fait entrer dans cette maison sous le nez de ma mère, lui faisant clairement comprendre qu'il ne l'aimait pas, que son cœur appartenait à une autre femme. Tu crois qu'elle est morte si jeune parce qu'elle était malade ? Non, elle est morte parce qu'il lui a brisé le cœur. Ta présence me rappelle constamment combien elle a souffert. Et combien j'ai moi-même souffert, car il ne m'aimait pas non plus. Pas une fois, il ne m'a dit qu'il m'aimait, alors qu'il répandait son affection sur toi comme un torrent de miel.

Le cœur serré, elle fit un pas vers lui. Puis elle comprit à son regard qu'en le touchant elle ne ferait qu'aggraver la situation.

— Je suis terriblement désolée que tu aies autant souffert, dit-elle, sincère.

— Je n'ai que faire de ta pitié. Je lui ai donné ma parole que je m'occuperais de toi. La première

étape consiste à te présenter à quelques lords. Dès ce soir. Donc, rends-toi présentable, je te prie. Sois charmante. Engageante. Montre-leur que tu es forte, même si tu es en deuil. Persuade-les que tu ferais une compagne agréable.

— Tu as l'intention de me marier alors que je suis en deuil ? Ce n'est pas convenable.

— Convenable ? Ma pauvre petite, tu es loin d'être considérée comme une personne convenable, crois-moi. Mais ils fermeront les yeux sur ce détail. Alors joue le jeu. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour père. S'il peut nous voir de là-haut, il sera content de savoir que tu ne manqueras jamais de rien.

Sur ces mots, il sortit et claqua la porte derrière lui. La clé tourna dans la serrure et Evelyn se laissa tomber dans son fauteuil. Sa poitrine lui faisait mal, les sanglots l'étouffaient. Elle avait eu une vie heureuse, on la gâtait et on la choyait. Elle savait que tous les enfants illégitimes n'avaient pas la chance d'être traités avec autant de bonté et de générosité.

Elle ne pouvait blâmer Geoffrey – qu'il lui était impossible de nommer Wortham, même en pensée – de vouloir se débarrasser du fardeau qu'elle représentait. Du reste, il ne tarderait pas à se chercher lui-même une épouse, mieux valait donc la caser au plus vite. Une fois qu'elle aurait quitté la maison, elle le verrait rarement, soupçonnait-elle. Peut-être même pas du tout.

Il avait raison, bien sûr. Elle n'était pas une jeune fille comme les autres. Elle n'avait pas fait son entrée dans le monde et n'avait certes pas été présentée à la reine. Elle n'avait jamais assisté

à un bal, bien qu'elle en eût souvent rêvé. Pour autant, elle n'en avait pas été triste, car son père avait le don de lui faire oublier ce qu'elle était.

À présent, Geoffrey devait porter le poids de sa non-existence aux yeux de la bonne société. Au moins n'avait-il pas l'intention de la marier à un homme du peuple – un marchand ou même un domestique. En lui cherchant un lord, il s'efforçait de lui assurer ce que son père n'avait pas réussi à lui offrir : une place dans la bonne société.

Mais si vite et de façon aussi inattendue... Elle doutait de réussir à se montrer aguicheuse ce soir, mais elle pouvait être charmante.

En mémoire de son père, de l'amour qu'il lui portait, elle ferait de son mieux pour aider Geoffrey à lui trouver un bon époux.

2

C'était à une ancienne dette qu'il devait cette invitation. Une dette qu'on lui devait, naturellement, car lui ne devait rien à personne. Ni amitié, ni loyauté, ni générosité. Et encore moins son argent durement gagné.

Mais le nouveau comte de Wortham, un homme qui ne valait pas grand-chose, songea Rafe Easton, narquois, lui devait un bon paquet d'argent. Et c'était pour cette raison qu'il était autorisé à pénétrer dans sa splendide bibliothèque. Il se demanda furtivement combien de temps il lui faudrait pour dilapider les dernières possessions du vieux comte décédé. Ce dernier n'avait pas laissé un gros héritage à son fils et la plus grande partie avait déjà été engloutie autour des tables de jeu du club que Rafe possédait.

L'homme voulait un crédit supplémentaire et donc, pour un soir, il feignait d'être l'ami du propriétaire du Rakehell Club.

Tout en dégustant un whisky de prix que le comte avait à peine les moyens de s'offrir, Rafe se prélassait dans un fauteuil près du feu tandis que les autres allaient et venaient, riant, bavardant et

buvant plus que de raison. Ils étaient agités et faisaient montre d'une fébrilité et d'une impatience évidentes.

Le jeune comte avait une sœur qu'il refusait de reconnaître comme telle. Plus exactement, c'était la fille de son père, née hors mariage. Mais il avait donné sa parole à ce dernier, sur son lit de mort, qu'il veillerait sur elle. D'où la petite réception de ce soir.

Il espérait trouver quelqu'un qui assurerait l'avenir de la jeune femme.

Wortham affirmait qu'elle était vierge, ce qui en faisait saliver certains, tandis que d'autres avaient préféré décliner l'invitation. Cela laissait Rafe parfaitement indifférent. Il ne s'encomrait pas de maîtresses. Elles avaient tendance à s'accrocher, à réclamer des babioles et à jouer la comédie avant de se lasser et de chercher un nouveau protecteur.

Rafe tenait à distance toute idée de permanence car tout pouvait vous être ôté du jour au lendemain. Il n'était même pas attaché à son cercle de jeu, qui n'était pour lui qu'un moyen de se remplir les poches. Il pouvait le perdre et partirait sans un regard en arrière, sans un regret. Il n'y avait rien dans sa vie qui comptait vraiment. Rien qui le ferait souffrir s'il devait y renoncer. Et c'était très bien ainsi. Chaque décision qu'il prenait était fondée sur un calcul froid et objectif, les sentiments n'entraient pas en ligne de compte.

Ce soir, il était là pour regarder ces hommes se ridiculiser en cherchant à retenir l'attention de la jeune femme, pour prendre la mesure de leur faiblesse et trouver un moyen de l'exploiter.

Il avait entendu dire que ses frères étaient invités. Le comte aurait pu économiser de l'encre et du papier. Les deux hommes étaient mariés et très amoureux de leur épouse. Rafe ne les imaginait pas commettre la moindre infidélité. Cela étant, connaissait-il vraiment ses aînés ?

Ils avaient fini par rentrer en Angleterre deux ans après la date fixée. Tristan avait précédé Sebastian de quelques mois. Le valet de Rafe, qui les avait attendus, les avait emmenés au club. Rafe les avait accueillis avec un verre de whisky, et les avait logés et nourris en attendant que Sebastian ait repris son titre de duc. Depuis, il les avait peu vus.

C'était un choix. Ils l'invitaient régulièrement : pour dîner, un séjour à la campagne, Noël. Rafe déclinait les invitations. Il n'avait pas besoin d'eux dans sa vie, celle-ci lui plaisait telle qu'elle était. Il était indépendant et n'avait de comptes à rendre à personne.

Quelque part au loin, une pendule sonna 21 heures. Les conversations cessèrent. Les lords se figèrent, le regard fixé sur la porte. Les yeux mi-clos, Rafe les observa tout en sirotant son verre. La porte s'ouvrit et il aperçut un volant de soie pourpre, et...

Il faillit s'étouffer avec son whisky, comme il s'efforçait de masquer sa réaction.

Soudain, il comprit pourquoi Adam avait si vite cédé à la tentation en voyant Ève. La sœur de Wortham était la créature la plus exquise qu'il lui eût été donné de voir. Ses cheveux d'un blond lumineux étaient relevés en chignon, révélant un long cou gracieux et des épaules d'albâtre qui

semblaient réclamer les lèvres d'un homme. Elle était de taille moyenne. Rafe n'aurait su dire où sa tête se serait nichée s'il l'avait tenue contre lui. Peut-être au creux de son épaule. Elle n'était pas particulièrement voluptueuse, mais son élégance attirait l'œil et laissait entrevoir des eaux profondes dans lesquelles un homme aurait pu se noyer s'il décidait de les explorer.

Ce n'était pas son cas. Il se contentait d'apprécier la surface. Celle-ci lui disait tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Elle jeta un regard autour d'elle, l'air un peu perdu, un sourire hésitant aux lèvres. Wortham traversa la pièce et vint se camper gauchement à côté d'elle. Ils n'auraient pu être plus différents. Le comte se tenait raide comme un piquet, alors qu'elle était posée et toute en douceur. C'était le genre à toucher, prendre dans ses bras, réconforter. Cette idée le fit frissonner.

— Messieurs, je vous présente Mlle Evelyn Chambers.

Elle fit une élégante révérence.

— Messieurs.

Rafe s'attendait que sa voix soit aussi douce que son sourire, or, elle était grave, profonde et sensuelle. Il l'imagina lui murmurant à l'oreille des paroles coquines qui lui embraseraient les sangs. Un rire de gorge, un regard langoureux au plus fort de la passion.

— Occupez-vous de ces gentlemen, lui ordonna Wortham.

De nouveau, elle parut un peu perdue. Puis elle redressa ses épaules adorables et alla d'un homme à l'autre, tel un papillon s'efforçant de déterminer

sur quel pétale se poser – lequel serait assez solide pour la soutenir comme elle y avait été habituée.

Rafe entrapercevait son visage tandis qu'elle évoluait parmi la douzaine d'hommes présents. Un sourire timide par-ci, un autre plus audacieux par-là. Un front qui se plissait quand un gentleman posait la main sur son épaule ou sur son bras. Avec un battement de cils, elle se dérobaît gracieusement. Il se demanda si elle comprenait les règles du jeu auquel elle jouait. Se pouvait-il qu'elle soit à ce point innocente ?

Sa mère avait été la maîtresse du comte. Elle n'ignorait certainement pas le rôle qu'elle avait joué dans sa vie – réchauffer son lit, lui donner du plaisir, le satisfaire.

Parfois elle semblait sûre d'elle, comme si elle savait exactement ce qu'elle faisait. D'autres fois, elle paraissait perplexe. Cependant, Rafe avait l'impression qu'elle cochant des noms sur une liste, échangeant quelques mots avec chaque invité avant de passer au suivant, ne retournant jamais vers l'un d'eux une fois qu'il s'était présenté.

« Venez vers moi », ordonna-t-il en silence. Avant de chasser cette pensée saugrenue. Quelle importance qu'elle ne le remarque pas ? Il avait l'habitude de vivre dans l'ombre. L'obscurité était une protection plus sûre que la plus solide des armures. Personne ne l'ennuyait s'il ne le désirait pas.

Il ne désirait pas cette femme, cependant il se demandait ce qu'il ressentirait en touchant sa peau. Serait-elle douce, soyeuse, chaude ? Cela faisait si longtemps qu'il ne parvenait pas à se réchauffer. Même le feu auprès duquel il était assis en ce

moment ne venait pas à bout de ce froid en lui. Mais cela lui convenait.

Rien ne le touchait, rien ne le dérangeait. Rien n'avait d'importance.

Cette femme en a.

Non. Elle était la fille illégitime d'un comte, sur le point d'être l'ornement d'un homme quelconque. Un gracieux ornement à coup sûr, mais qui n'aurait pas plus d'importance qu'une œuvre d'art. Elle était faite pour être regardée, touchée, pour apporter du plaisir quand on en voulait.

Elle jeta un coup œil circulaire, l'air égaré dans cette pièce qui devait pourtant lui être familière. Son regard s'arrêta sur Rafe, qui se crispa. L'espace d'une seconde, la tête lui tourna. Il aurait dû détourner les yeux, lui faire ainsi comprendre qu'elle ne l'intéressait pas. Or, il ne put que la regarder s'approcher de lui d'un pas incertain.

Elle s'immobilisa devant lui, ses mains gantées croisées devant elle. De près, il découvrit que ses yeux étaient d'un bleu magnifique et très particulier. Violet plus que bleu. Il n'en avait jamais vu de pareils. Il les imagina assombris par la passion tandis qu'il lui faisait découvrir des plaisirs dont elle ignorait tout. Une tâche facile si elle n'avait vraiment jamais connu d'homme.

Sauf qu'il ne voulait pas de maîtresses et ne s'intéressait pas aux vierges. Il n'était plus innocent depuis longtemps et l'innocence n'avait aucun attrait pour lui. C'était une faiblesse, une condition à exploiter, un chemin qui menait à la ruine.

Cette jeune fille ne présentait aucun intérêt.

Il se répéta ces mots en essayant de se convaincre qu'ils étaient vrais. Toutefois, lorsqu'elle plongea

son regard dans le sien, il comprit qu'elle n'était pas seulement innocente, mais aussi très, très dangereuse. Quelle pensée ridicule !

Il pouvait la détruire d'un regard, d'un mot, d'un rire caustique. Et une fois qu'il l'aurait détruite, le semblant d'âme qui lui restait se desséchait et mourrait.

Cette pensée le mettait mal à l'aise.

Il vit sa gorge se contracter quand elle déglutit, sa poitrine se soulever lorsqu'elle prit une profonde inspiration comme pour se donner du courage.

— Je ne crois pas que nous nous soyons parlé, dit-elle finalement.

— Non, en effet.

— Puis-je vous demander votre nom ? Les autres gentlemen ont eu la bonté de se présenter.

— Sans doute, mais la bonté ne fait pas partie de mes qualités.

Deux petites rides se creusèrent entre ses sourcils.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que j'ai au moins le mérite d'être honnête.

— Vous avez sûrement un nom. Est-il secret ? Volez-vous les enfants comme le nain Tracassin dans le conte ? J'aurais du mal à vous voir comme le prince charmant.

Des contes de fées. On lui avait raconté des contes de fées toute sa vie et elle ne semblait pas se rendre compte qu'elle évoluait parmi des ogres.

— Allons. Votre nom ne peut être aussi horrible que cela. J'aimerais savoir comment vous appeler.

Rafe envisagea de donner un nom effrayant qui la ferait fuir, Belzébuth, par exemple. Pourtant, sans trop savoir pourquoi, il dit simplement :

— Je m'appelle Rafe.

— Rafe, répéta-t-elle de sa voix sensuelle.

Une flèche de désir presque douloureuse le transperça.

— C'est votre titre ?

— Non.

— Avez-vous un titre ?

Peut-être n'était-elle pas aussi innocente qu'il l'avait supposé. Elle voulait s'assurer qu'elle serait protégée et choisir avec soin celui dont elle réchaufferait le lit. Il ne pouvait le lui reprocher. Elle était à la recherche d'un homme qui lui servirait de protecteur et elle avait le droit d'être difficile.

— Non, finit-il par avouer.

— Je vois que vous n'êtes pas très bavard.

Elle se mordilla la lèvre. Combien de fois avait-elle été embrassée ? Avait-elle déjà laissé un homme presser sa bouche sur la sienne ? Quelqu'un avait-il déjà touché sa peau, caressé sa joue, refermé les doigts sur sa nuque pour l'attirer à lui ?

— À quoi vous intéressez-vous ? s'enquit-elle.

— À rien qui vous semblerait amusant.

— Je pourrais vous surprendre.

— J'en doute. Je suis un bon juge des caractères.

— Un juge rapide, apparemment. J'ai l'impression que vous n'avez pas une très haute opinion de moi.

Il fit glisser son regard sur elle, admirant ses courbes. Elle était appétissante, c'était indéniable, mais elle exigerait une certaine douceur. Des

attentions. Or cela ne faisait pas partie de son répertoire.

— Je n'ai encore rien décidé, répondit-il.

— Moi si, j'en ai peur. Je ne pense pas que nous soyons faits l'un pour l'autre. J'espère ne pas vous offenser en disant cela.

— Pour être offensé, il faudrait que j'attache de l'importance à votre opinion. Ce n'est pas le cas.

Elle ouvrit la bouche...

— Evelyn, cela suffit pour ce soir, annonça Wortham en lui agrippant le bras pour l'entraîner vers la porte.

Elle vacilla sur ses mules de satin et faillit trébucher en essayant de se libérer. Elle jeta un coup d'œil à Rafe par-dessus son épaule comme si elle tenait à avoir le dernier mot, mais elle n'était pas de taille à lutter contre Wortham, et tous deux disparurent dans le couloir. Quelques minutes s'écoulèrent avant que le comte revienne. Rafe fut étonné de ne pas voir Mlle Chambers sur ses talons. Il l'avait à coup sûr dissuadée de faire un scandale de crainte de décourager les lords qui s'intéressaient à elle.

— Très bien, messieurs, dit Wortham en se frottant les mains. L'un de vous veut-il lancer les enchères ?

C'était donc ainsi qu'il comptait s'y prendre. Rafe s'était posé la question. Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette façon de faire le glaça. Cette fille n'était pourtant rien pour lui. Il pourrait être intéressant de voir quelle valeur les autres lui accordaient. Surtout s'il trouvait un moyen d'exploiter cela à son avantage.

— Ma foi, Wortham, déclara lord Ekroth en ricanant, je vous offrirai cinq cents livres, à condition de pouvoir m'assurer d'abord qu'elle est bien vierge, comme vous le prétendez.

Des rires gras saluèrent cette suggestion. Rafe en soupçonna certains de vouloir cacher sous ces rires bruyants la gêne que la tournure prise par la soirée faisait naître en eux.

— Tous ceux qui le souhaitent peuvent l'examiner, répondit Wortham grossièrement, comme s'il vendait une jument. Après quoi, je recevrai vos propositions d'enchères.

— Parfait. J'irai le premier.

Ekroth se dirigea vers la porte avec Wortham.

Rafe imagina les doigts boudinés d'Ekroth glissant sur les cuisses soyeuses d'Evelyn, déchirant ses dessous, s'enfonçant dans...

— Je la prends.

Les mots franchirent ses lèvres malgré lui, si péremptoires qu'Ekroth et Wortham se figèrent. Les autres le dévisagèrent avec stupeur. À l'évidence, il avait bu plus qu'il ne le pensait, mais cela n'avait plus d'importance à présent. Le défi était lancé et il ne se rétractait jamais.

Il se leva et rajusta son gilet de brocart noir, qui lui parut tout à coup beaucoup trop serré.

— Si l'un de vous la touche, je lui coupe la main. Ou toute autre partie de son corps qui aura été en contact avec elle. Wortham nous a affirmé qu'elle était pure. Je ne veux pas qu'elle soit souillée par vos mains moites ou autre chose. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Mais vous n'étiez là que pour regarder et vous assurer que...

Wortham s'interrompit et s'approcha de Rafe.

— Vous assurer que j'avais les moyens de rembourser ma dette, reprit-il à voix basse.

— Vraiment ? Et quand vous ai-je fait part de mes intentions ?

— Il faudra donc que vous me payiez les cinquante livres qu'Ekroth était prêt à me verser.

— Je vous permets de continuer à respirer, ce n'est pas si mal. Nous dirons donc que nous sommes quittes.

— Les conditions de la soirée étaient qu'Evelyn serait offerte à celui qui proposerait l'enchère la plus élevée.

— Quelle valeur accordez-vous à votre vie ? Pensez-vous que quelqu'un ici puisse vous donner quelque chose de supérieur à ce que je vous offre ? Je ne crois pas.

Rafe acheva son whisky d'une traite avant de se diriger vers le bureau. Les autres s'écartèrent prudemment sur son passage.

S'il avait su encore rire, leurs singeries lui auraient sans doute arraché un ricanement. Il trouva une feuille de papier, plongea la plume dans l'encrier et écrivit son adresse. Puis il tourna les talons et gagna la porte.

— Vous avez mon adresse. Faites en sorte qu'elle soit chez moi demain à 16 heures. Bonsoir, messieurs. Comme toujours, ce fut un plaisir de se trouver en si estimable compagnie.

Ce n'est que plus tard, alors qu'il traversait Londres dans sa voiture, qu'il réalisa ce qu'il avait fait.

— Seigneur, marmonna-t-il.

À quoi diable avait-il pensé ?

Il contempla par la vitre les volutes de brouillard qui serpentaient dans les rues sombres. Cette femme n'était pas sur le point d'être abandonnée quand il avait pris cette décision ahurissante. Elle se donnait à quelqu'un qui subviendrait à ses besoins. Elle ne souffrirait pas de la faim, ne serait pas battue, ne serait pas obligée de travailler jusqu'à avoir les doigts en sang et le dos brisé. Elle dormirait dans des draps de soie et n'aurait qu'à s'offrir docilement à un homme. Elle mangerait des chocolats et mordillerait ses lèvres sensuelles en regardant son bienfaiteur, les paupières mi-closes.

Et ce bienfaiteur, ce serait lui. Nom de nom !

Il aurait dû la laisser à Ekroth. Après tout, ses doigts n'étaient pas si boudinés que cela. Il lui rendrait visite le lendemain et lui proposerait la fille.

Sauf qu'il passerait pour un homme qui ne savait pas ce qu'il voulait.

Donc, il se retrouvait coincé avec elle. Du moins pour quelque temps.

Ce ne serait peut-être pas si affreux que cela. Elle n'avait jamais eu d'homme, il pourrait donc lui apprendre à lui donner du plaisir comme il le voulait. N'ayant pas d'autre expérience, elle ne serait pas déçue.

Les perspectives n'étaient pas si mauvaises en fin de compte. Il n'était pas obligé de prendre soin d'elle. Il n'en avait pas l'intention.

En revanche, rien ne l'empêchait de se servir d'elle.

3

Si Evelyn n'avait pas un tempérament irascible, elle trouvait tout de même que Geoffrey abusait de sa patience. En dépit de ses protestations, il l'avait traînée dans l'escalier et l'avait de nouveau enfermée dans sa chambre. Elle n'avait pas eu le temps de dire à ce Rafe qu'il était incroyablement grossier. Pourquoi lui avait-il dit une chose aussi horrible ? Pourquoi l'avait-il rabaissée délibérément ?

Assise près de la fenêtre, elle se demandait si les gentlemen étaient toujours là. Elle envisageait sérieusement de déchirer ses draps pour fabriquer une corde afin de descendre par la fenêtre. Elle entrerait ensuite dans la bibliothèque, irait se planter devant Rafe et lui dirait... quoi, au juste ?

Qu'il était le plus honnête de tous les hommes présents ?

C'était le problème, en fait. Les autres gentlemen se comportaient... bizarrement. Bien sûr, n'ayant jamais participé à ce genre de soirée informelle, au cours de laquelle les messieurs s'efforçaient de faire bonne impression à une dame, elle ne savait pas vraiment comment ils étaient censés se conduire. Elle pensait qu'ils lui adresseraient des

compliments, chercheraient à susciter son intérêt. Or, c'était le contraire. Ils semblaient attendre qu'elle les complimente, qu'elle les flatte, qu'elle leur donne des raisons d'être contents d'eux.

Tous, sauf Rafe. Visiblement, il ne tenait pas du tout à avoir affaire à elle. Il ne cherchait sans doute pas d'épouse. D'ailleurs, il n'avait fait aucun effort pour l'approcher. Ce devait être un ami de Geoffrey qui était là pour une autre raison.

Cela étant, pourquoi n'avait-il cessé de la suivre des yeux ? Elle avait été troublée de se sentir observée tandis qu'elle parlait à un homme, puis à un autre. La jugeait-il ? Était-il intrigué ?

Elle n'aurait su le dire. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Ses cheveux d'un noir de jais, un peu trop longs pour la mode du moment, encadraient son visage et mettaient en valeur le bleu de ses yeux. Il lui rappelait la surface d'un lac gelé qu'elle avait traversé quand elle était enfant. Les eaux d'un bleu si profond en été semblaient décolorées sous la couche de glace. Elle avait frissonné sur la rive comme ce soir devant Rafe.

Il n'y avait aucune douceur dans ses traits ni dans ses manières. Elle était plutôt contente de ne pas lui avoir plu. Elle n'avait pas envie qu'il lui envoie des fleurs, qu'il lui lise des poèmes ou l'emmène se promener dans le parc.

Pour être tout à fait honnête, elle n'était pas certaine de vouloir que les autres messieurs présents le fassent. Elle avait eu l'impression d'être une jument de prix qu'ils envisageaient d'acheter et non une femme qu'ils souhaitaient courtiser et conduire à l'autel.

Peut-être était-ce ainsi que les choses se déroulaient. Elle ignorait tout de cet aspect de la vie d'une jeune fille. Elle n'était pas allée en pension, mais avait eu une gouvernante. Ses seuls amis étaient son père et quelques-unes des jeunes femmes de chambre. Elle ne savait presque rien du monde au-delà des murs de la maison. Son père s'était donné beaucoup de mal pour l'en protéger, alors même qu'il l'avait préparée à l'affronter à travers des leçons sur l'étiquette et les règles de la bonne société. Si elle connaissait parfaitement la théorie, elle ne l'avait jamais mise en pratique. Dieu qu'elle regrettait qu'il n'ait pas eu le temps de lui trouver un époux avant de mourir !

Geoffrey accorderait sa main au premier homme qui la demanderait, devinait-elle, sans s'inquiéter de savoir s'il était susceptible de la rendre heureuse.

Mais le bonheur était relatif. Sortir de cette chambre serait en soi un bonheur, même si c'était pour épouser un homme qu'elle connaissait à peine.

Avec un soupir elle s'accouda au rebord de la fenêtre, le menton dans la main, et essaya de se remémorer les hommes qu'elle avait rencontrés ce soir. Chaque fois cependant, c'était un gentleman aux cheveux noirs et aux yeux clairs qui s'imposait à son esprit.

Le lendemain après-midi, Evelyn put sortir de sa prison dorée. Pour la première fois de sa vie, elle monta en voiture avec Geoffrey. C'était tellement bizarre de le voir assis face à elle, regardant par la fenêtre le ciel qui s'assombrissait. Il pleuvrait sans doute avant la tombée de la nuit. L'air était lourd,

chargé d'humidité. Elle ignorait où ils allaient bien qu'elle reconnût les rues qu'ils traversaient.

Quand son frère était entré dans sa chambre et lui avait ordonné de se préparer, elle avait failli l'envoyer au diable. Il l'avait laissée se languir toute la nuit, à se demander si l'un de ces messieurs s'était intéressé à elle. Elle avait toutefois trop envie de sortir pour prendre le risque de le contrarier en lui avouant qu'elle était outrée par son comportement et son manque de considération. Elle s'était donc contentée de revêtir une robe de promenade noire, avec une pelisse et un chapeau assortis. Elle détestait apparaître aussi docile. Geoffrey allait en déduire qu'il pouvait la piétiner, mais la vérité, c'était qu'elle n'avait pas le choix.

Elle n'avait pour ainsi dire pas d'argent. Sans doute aurait-elle pu vendre les bijoux que son père lui avait offerts, seulement, elle n'en connaissait pas la valeur et ignorait combien de temps elle pourrait vivre avec la somme qu'ils lui rapporteraient. Elle commençait à comprendre que son père, bénie soit son âme, ne lui avait pas rendu service en ne préparant pas son départ et en la laissant dépendante de la gentillesse de Geoffrey – qui en paraissait dépourvu.

Ne sachant comment aborder le sujet qui la préoccupait, elle s'éclaircit la voix et se jeta à l'eau.

— Tes amis ont apprécié la soirée d'hier ?

Geoffrey serra les mâchoires et étrécit les yeux. Son expression sinistre avait de quoi faire peur aux passants qui croisaient la voiture.

— Oui.

Oui ? C'est tout ?

— L'un d'eux a-t-il manifesté de l'intérêt pour moi ?

— Rafe Easton. Nous nous rendons chez lui.

Son nom était donc Easton. Cela ne lui évoquait rien. Pourquoi avait-il fait tant de mystères ?

— Oh ?

Geoffrey la regarda enfin. Étaient-ce des regrets qu'elle lisait dans son regard ?

— C'est un de tes bons amis ?

— Ce n'est pas du tout un ami. Il possède un cercle de jeu. Je lui dois de l'argent.

— Je vois.

En réalité, elle ne voyait rien du tout. Épouser le propriétaire d'un cercle de jeu était bien pire qu'épouser un marchand. En fait, cela lui semblait scandaleux. Elle était étonnée que cet homme soit admis dans les salons de la haute société.

— Il m'a dit qu'il n'avait pas de titre.

— C'est le troisième fils d'un duc, mais il n'en parle jamais.

— Donc, c'est un lord, murmura-t-elle.

Cela expliquait sa présence la veille, supposait-elle.

— Il n'apprécie pas qu'on le lui rappelle. Tu devrais l'appeler simplement « M. Easton ». Sauf s'il te dit de faire autrement.

Cela n'avait pas de sens. L'homme lui avait paru aussi indifférent qu'une statue de marbre. Alors pourquoi souhaitait-il la voir ?

— Il est un peu tôt pour dîner. Allons-nous faire une promenade dans le parc ? Cette visite sera-t-elle le début d'une cour officielle ?

Geoffrey plissa les yeux, battit des paupières comme s'il ne parvenait pas à comprendre ce